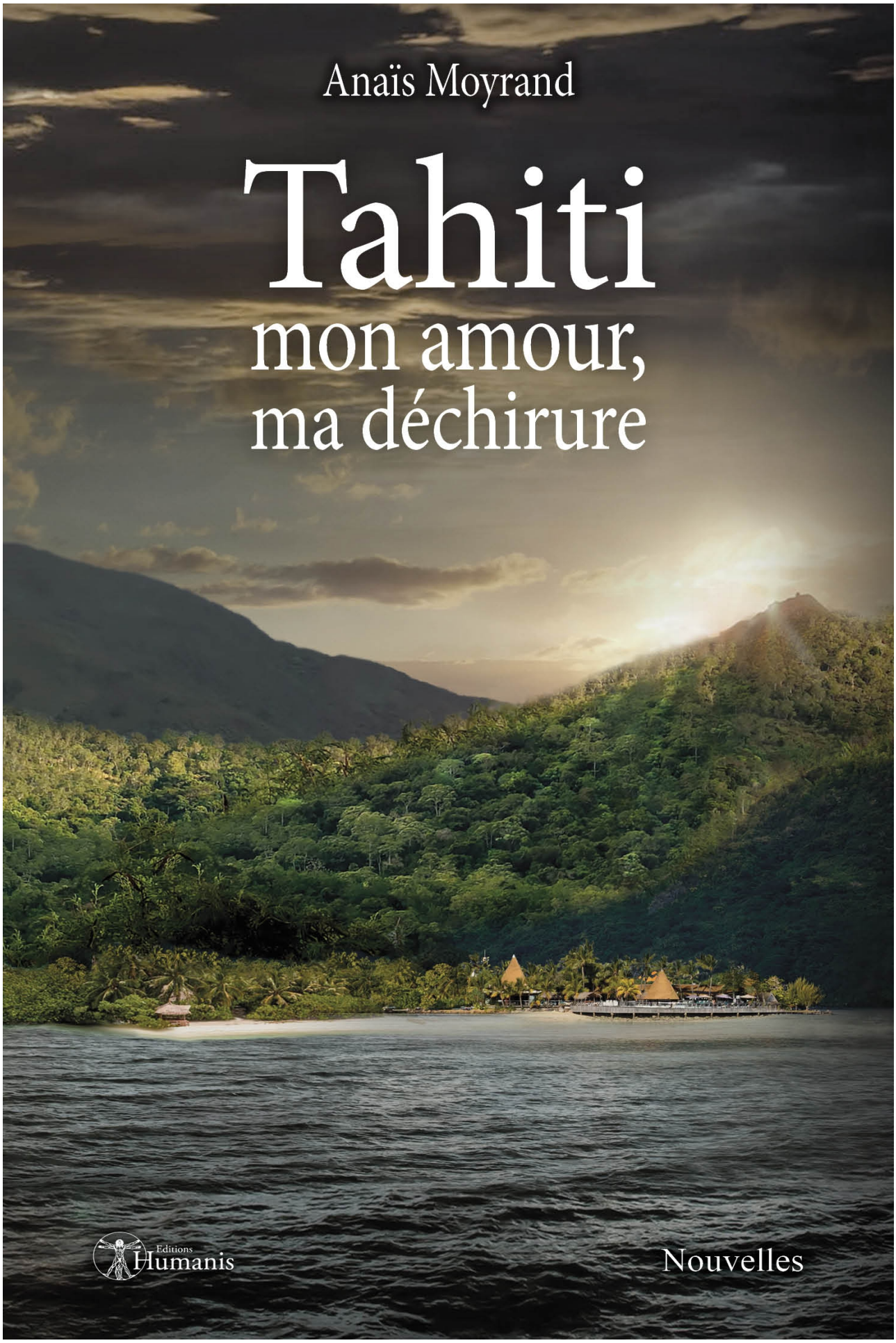

Anaïs Moyrand

Tahiti
mon amour, ma déchirure

Editions Humanis

Nouvelles

Anaïs Moyrand

Tahiti

mon amour,
ma déchirure

Sommaire

Avertissement :
Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Environ 180 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

Tap Tap Tap.....3
La petite kaina.....9
Le premier clochard.....14
Demain est un autre jour.....17
Mal de mère.....26

Le demi..... 35
Brèves judiciaires tropicales..... . 38
Allez danse, Tamara ! 43
Le secret de Merehau..... . 48
Tableau de Gauguin..... . 55
Un si joli sourire..... . 58
J'ai compté jusqu'à toi..... 66
Jardin dévasté..... . 68
Trois hommes sur un rocher..... 76
Le pêcheur..... 80
Orange pressée..... . 83
Déracinée des ailes..... . 87
Moana ou l'appel du vide..... . 91
Tahiti, mon amour, ma déchirure. 97
Remerciements..... . 99

© Septembre 2019 — Éditions Humanis
Tous droits réservés — Reproduction interdite
sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Photographie de couverture : Composition de Luc Deborde

ISBN des versions numériques : 979-10-219-0414-9
ISBN distribution Hachette : 979-10-219-0415-6
ISBN autres distributions : 979-10-219-0413-2

Tap Tap Tap

Vaihani n'a pas encore eu ses règles. Elle y pense à peine, mais au fond d'elle-même, tap tap tap, fait son cœur qui roule d'inquiétude.

C'était le week-end dernier, elle n'avait pas la permission de sortir. Et elle avait envie de s'étourdir et faire la fête avec ses copines qui l'avaient suppliée de venir. Posée sur sa chaise, sa belle robe à fleurs attendait de se tendre sur son corps impatient.

Une fois sa mère couchée, elle est passée par la fenêtre de sa chambre. Ses amies l'attendaient dehors, tapies dans le jardin. La lune éclairait tout, elles avaient l'impression d'être en plein jour. Lorsque Vaihani les a rejointes, elles ont pouffé de rire, sous la lune immense et blanche, qui projetait leur ombre sur l'herbe. Faire le mur avec une telle lumière…

« Hey, taisez-vous les filles, si ma mère m'attrape, elle me rosse ! » a grondé Vaihani entre ses dents, partagée entre la peur et l'excitation. Les rires se sont étouffés, les mains se sont touchées, les ventres bouillonnaient.

Vaihani a jeté un dernier regard en arrière, se sentant un peu coupable. Elle a chassé ce sentiment comme une libellule, la nuit promettait d'être remplie de surprises.

Quatre petites *vahine* marchaient sur la route en direction de Pirae. Tap tap tap, faisaient leurs pieds sur le goudron, elles avaient sorti les talons. Elles avançaient sous les cocotiers, fiévreuses et radieuses, frôlées par les voitures, insolentes de jeunesse.

Quand elles sont arrivées à la soirée, elles ont reconnu quelques têtes, salué des copains, pris un verre, puis deux, puis trois. L'alcool coulait dans leur gorge, c'était doux, c'était chaud, c'était bon.

Vaihani tirait sur sa robe, elle se disait qu'elle n'aurait pas dû en mettre une aussi courte, elle qui se trouve un peu ronde.

Elles ont commenté les garçons mignons, les tenues des autres filles, la jolie maison où elles étaient en bord de mer.

Puis la tête lui a tourné. Trop d'alcool, trop de bruits, trop d'émotions. Vaihani s'est rapprochée de l'eau pour mieux respirer et reprendre ses esprits.

Le brouhaha de la fête s'est assourdi, celui des vagues a augmenté. Elle a buté sur quelqu'un assis dans le sable, est tombée en riant.

— Ça va ? Tu t'es fait mal ?

La voix était grave et agréable.

— Ça va, a répondu Vaihani, en étirant les syllabes plus que d'ordinaire. Tu fais quoi, assis tout seul dans le noir ?

— Je me repose un peu, avant de continuer la soirée. Et toi ?

— Pareil.

Ensuite, Vaihani ne se souvient plus très bien. Ils ont beaucoup discuté. Du collège pour elle, de l'université pour lui, de la vie à Tahiti, des connaissances qu'ils avaient en commun. Soudain, Vaihani a entendu qu'on la cherchait, mais elle n'a pas répondu. Elle était bien avec

ce garçon, elle se sentait belle dans son regard. Quand il s'est penché pour l'embrasser, elle a fermé les yeux.

Il y a eu ses mains à lui sur son corps à elle, sur ses hanches pleines et ses fesses rebondies. Il y a eu sa robe relevée, et puis lui, au-dessus, qu'elle a senti tout entier en elle. Tap tap tap, faisait le bassin de Vaihani sur le sable. Le bruit de la mer se mêlait aux battements de son cœur. Dans sa tête, le ressac, dans son corps en vrac, le plaisir qui la faisait onduler.

C'était la première fois qu'elle faisait l'amour.

Ils sont ensuite restés allongés l'un à côté de l'autre, à écouter le vent qui soufflait, doigts entremêlés. Ils ont fini par se lever pour rejoindre la fête.

— Comment tu t'appelles ? lui a demandé Vaihani.

— Maui. Tu t'en souviendras ?

— Peut-être.

Elle a eu envie d'en savoir plus sur lui, et s'ils allaient se revoir. Mais elle s'est mordu la bouche et a déposé un baiser léger sur sa joue. Avec un regard espiègle, elle est allée retrouver ses copines.

Elles ont ri et dansé, la nuit leur appartenait. Au petit matin, elles ont pris le chemin du retour.

Vaihani s'est glissée sans bruit dans sa chambre, sa mère dormait toujours.

C'était il y a une semaine. Elle aurait dû avoir ses règles, elle avait prévu de demander à sa mère une dispense pour le cours de natation de jeudi avec l'école. Elle n'a pas eu besoin de le faire.

Elle ne s'affole pas, mais elle espère les avoir bientôt.

Les semaines filent, entre les cours, les contrôles, les sorties. Quand le soir tombe et qu'elle est seule chez elle, Vaihani sent parfois l'angoisse monter, mais elle la repousse loin dans son ventre.

Lorsque sa mère rentre, tard et fatiguée, la table est mise et le dîner est prêt, la petite maison au toit de tôle plissée est rangée. Vaihani aide sa mère comme elle peut, elles se serrent les coudes toutes les deux.

Ce matin, Vaihani ne sait pas comment s'habiller, rien ne lui va. Elle finit par enfiler un short de surf qui lui arrive à mi-cuisse et un tee-shirt blanc devenu étroit qui fait ressortir sa peau mate et le léger renflement de son ventre.

Quand elle arrive à l'école, elle fait la bise à ses amies.

— De quoi vous parliez ? demande Vaihani.

— De ce week-end, répond Émilia, qui est la plus petite des quatre et qui est aussi celle qui a le regard le plus pointu. C'est également la seule blanche du groupe, la seule petite *popa'ā*. Ça te dit d'aller à la plage ?

— Oui, pourquoi pas. Il faudra que je voie avec ma mère si elle n'a pas besoin de moi.

Les yeux d'Émilia s'attardent sur la silhouette de Vaihani.

— Nini, t'es pas enceinte ?

Vaihani éclate d'un rire gêné.

— Mais non, pas du tout, pourquoi tu dis ça ?

— C'est pas pour être méchante, mais t'as grossi.

— Oh, ce doit être parce que je mange trop de bonbons. Je vais me mettre au régime ! Bon, on y va ? Si on est en retard, on va encore se faire gueuler par les profs.

Elle entraîne ses copines avec elle, mettant fin à la conversation.

Quand les cours sont terminés, au lieu de se rendre directement chez elle, Vaihani s'arrête dans le centre-ville, entre dans une pharmacie, demande dans un seul souffle un test de grossesse, expliquant que ce n'est pas pour elle, mais pour une amie.

Le pharmacien lui tend son sachet. Il ne dit rien, ses yeux clairs délavés sont comme fatigués, ils glissent sur Vaihani. Des gamines comme elle, il en a vu beaucoup. Il la sert sans desserrer les lèvres.

Vaihani repart avec son panier tressé, comme alourdi de son achat.

En arrivant chez elle, Vaihani lit la notice et fait le test aussitôt, elle ne peut plus attendre. Elle s'enferme dans les toilettes, patiente quelques minutes qui lui semblent longues comme sa vie, et le verdict tombe comme un couperet. Il lui confirme ce qu'elle sait déjà. Le test est précis, il fait remonter sa grossesse à plus de trois mois.

Vaihani a l'impression que la terre s'ouvre sous ses pieds. Elle s'appuie au mur, a du mal à respirer. Tap tap tap, fait le sang qui cogne dans ses tempes, afflue dans ses oreilles. Elle ouvre la porte des toilettes, il faut qu'elle aille prendre l'air.

Dehors, elle respire et regarde les étoiles qui ont allumé le ciel. Quand elle était petite, sa maman lui disait qu'elles veillaient sur elle. Elle se prend à espérer très fort que ce soit vrai.

Ce soir, elle mange toute seule à la petite table en bois de la cuisine, sa mère n'est pas encore là. Un sashimi avec du riz qu'elle a préparé, qu'elle mâche lentement et qui a du mal à passer.

Elle débarrasse ensuite pour faire ses devoirs. Un problème de maths à résoudre, sur lequel elle peine. Les chiffres dansent sur son cahier d'écolière. Quand elle trouve la solution, elle ferme les yeux de contentement.

Vaihani se couche avec son secret. La peur lui mord le cœur. Mais au fond d'elle, tout au fond d'elle, tap tap tap, une petite vague d'apaisement déferle et la berce. Elle est habitée. D'une main tendre elle caresse son ventre et sourit dans la nuit. Couchée sur le côté, elle sombre dans un sommeil sans rêves. Repliée sur elle-même, comme pour mieux protéger son bébé.

Quand Vaihani ouvre les yeux, il fait déjà jour. Des bruits de cuisine lui parviennent depuis son lit. Sa mère s'affaire. Elle prend une douche rapide, s'habille et la rejoint.

— Bonjour maman, dit-elle en arrivant sur la pointe des pieds dans la cuisine.

— Bonjour Hani. Le café est prêt, sers-toi.

— OK, merci. Dis maman, j'aimerais bien aller à la mer avec mes copines dimanche. T'es d'accord ?

— Oui, pas de problème.

Vaihani se racle la gorge, elle va chercher loin en elle le courage de parler à sa mère. Elle l'observe, de dos, en train de préparer son sandwich pour sa pause de midi. Sa mère a piqué une fleur d'hibiscus orangé dans ses cheveux, Vaihani s'abîme dans la contemplation des pétales.

— Autre chose ?

— Oui, maman, j'ai quelque chose à te dire.

Elle a les yeux baissés et ne perçoit pas la tension dans le dos de sa mère, ses épaules qui se resserrent comme pour accuser le coup à venir. Vaihani ouvre la bouche pour parler et sa tête valse sur le côté. Elle n'a pas vu venir la gifle.

— Tu me prends pour une idiote ? Tu crois je sais pas ?

— T'as deviné que je suis enceinte ?

— Évidemment, souffle sa mère avec un haussement d'épaules agacé.

De longues secondes silencieuses passent, s'épaississent, vibrantes d'électricité. Il y a comme un mur séparant la mère de la fille. Et puis la mère explose :

— Ça t'a pas suffi de me voir trimer toute seule pour t'élever ? Ça te fait rêver, mes heures de ménage et mon boulot de serveuse ? C'est ça tu veux pour toi et ton enfant ? Et regarde-moi quand je te parle !

Vaihani plante son regard déterminé dans celui de sa mère. Elle y lit les années de souffrance et de solitude et de résignation.

— J'avais quinze ans quand tu es née, exactement ton âge aujourd'hui, poursuit sa mère d'une voix sourde. J'en ai trente maintenant. Et je ressemble à une vieille femme.

Vaihani fixe les cheveux d'ébène de sa mère parsemés de fils blancs, ses mains usées, son visage vieilli prématurément, dans lequel le soleil et l'inquiétude ont dessiné de profonds sillons. Dans la silhouette fatiguée de sa mère, Vaihani devine parfois la jeune fille gaie et pétillante qu'elle a été.

— Pour moi, tu es toujours la plus belle, maman, dit Vaihani malgré sa joue brûlante.

Un fantôme de sourire passe sur les lèvres maternelles.

— Et c'est qui, le papa ?

— Je sais pas, répond Vaihani. Il s'appelle Maui, il vit sur la côte est.

Elle n'a pas le temps d'achever sa phrase que la main de sa mère vole sur son visage, s'écrase sur ses joues avec un bruit sec. Tap tap tap, fait le balai *niau* que sa mère a saisi de son autre main. Les nervures de feuilles de cocotier courent sur son corps d'adolescente avec furie.

— Ça va être maman et ça connaît pas le père ? Mais qu'est-ce que j'ai fait pour avoir une fille pareille ?

Vaihani s'est roulée en boule pour se protéger. Elle attend que l'orage passe. Quand sa mère est fatiguée de la battre, elle s'arrête et Vaihani reste à terre.

Quelques minutes plus tard, la porte d'entrée claque, indiquant le départ de la mère. Vaihani se relève péniblement, le corps endolori et les mains sur son ventre.

Ses yeux sont rouges quand elle arrive au collège.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demande Émilia dès qu'elle la voit.

Vaihani hausse les épaules.

— Tu peux nous dire, ajoute Tevei d'une voix douce, en plissant ses yeux de Chinoise.

C'est Teraina qui rompt le silence à peine installé. Elle est la plus âgée, celle sur laquelle se retournent les voyous quand elles se promènent en ville, à cause de son regard dur et fier.

— C'est ta mère qui t'a battue. Tu t'es enfin décidée à lui dire que t'attends un bébé ?

Vaihani ne dit rien, elle a honte.

— On avait deviné, Nini, ajoute gentiment Émilia, on attendait juste que tu nous en parles. Allez, c'est pas grave, raconte ! Il est beau le papa ?

Vaihani rougit et son regard se perd au loin. Elle repense au ventre dur de Maui sous ses mains et à ses os saillants du bassin.

— Oui, il était beau, répond Vaihani, et dans ses yeux, il y a beaucoup de douceur.

La cloche qui sonne les disperse comme une nuée de petites abeilles, elles se rendent à leurs cours respectifs.

Le dimanche est arrivé, après une semaine qui était comme une éternité. Vaihani se lève péniblement. La nuit était agitée, ses pensées tournaient dans sa tête en une ronde effrénée. Elle retrouve ses amies à la Pointe Vénus.

Pudique, Vaihani se baigne habillée, avec un long short de surf et un tee-shirt ample. Pas comme Émilia qui joue bruyamment dans les vagues avec son bikini échancré, son rire d'enfant plein d'écume tranchant avec ses seins ronds comme des pamplemousses. Ni comme Teraina, longiligne dans son une-pièce, attrapant au vol les vagues avec son bodyboard. Vaihani admire le dessin de ses muscles sous sa peau qui lui font comme des écailles de poisson argentées. Tevei reste également avec ses habits sur la plage, elle n'aime pas son corps resté encore trop enfantin, ses fesses plates et l'ombre fragile de sa poitrine tout juste naissante.

Tevei finit quand même par les rejoindre et Teraina laisse sa planche. Quatre petites *vahine* sautent dans les vagues comme des dauphins. Tap tap tap, fait l'eau qui gicle sur leur corps.

Elles apprécient d'autant plus cette baignade qu'il fait particulièrement lourd et chaud.

Quand elles en ont assez, elles s'allongent sur le sable noir et fixent la mer. La mer immense et remuante, aussi sombre que le sable qu'elle recouvre. Les bateaux dansent sur l'horizon.

Dans leurs cils pleins de sel, le soleil s'accroche et elles clignent des paupières. Elles parlent des potins du collège, de leurs parents qui semblent ne jamais les comprendre, et des garçons. Entre éclats de rire et pudeur.

La journée file comme l'éclair et, l'espace de quelques heures, Vaihani retrouve l'insouciance de ses quinze ans.

Elle rentre à la tombée de la nuit chez elle, après la descente en piqué du soleil rouge dans l'océan mauve.

À partir du moment où Vaihani a révélé sa grossesse à sa mère et à ses amies, son ventre est sorti d'un coup. Elle le porte en avant, tranquillement, en se tenant parfois les reins.

À l'école, quand les autres ont su, il s'est fait un grand vide autour d'elle. On dirait que les garçons n'osent plus l'approcher, les filles la regardent avec crainte, certaines la traitent même de traînée. Parmi les professeurs, il y a ceux qui font semblant de ne rien voir et ceux qui la jugent. Il y a aussi celle qui l'a prise entre quatre yeux pour lui dire que le chemin dans lequel elle s'engageait était certes difficile, mais qu'il serait aussi beau et plein de bonheurs. Que Vaihani avait en elle la force de vivre ce qui l'attendait, ça se voyait dans son regard serein. Vaihani a souri en entendant ces mots, elle a remercié rapidement et elle est partie en baissant la tête, pour que son enseignante ne voie pas ses yeux embués ni ne perçoive l'émotion qui lui prenait la gorge.

Et il y a toujours ses copines autour d'elle, pour la réconforter, partager les joies et les peines, pour l'entourer.

Vaihani porte la vie et ça lui donne une assurance nouvelle. Elle continue d'aller en cours, fait ses devoirs, aide sa mère le soir. Elle pourrait presque croire que rien n'a changé, si ce n'est son ventre alourdi, la fatigue qui l'étreint souvent, son dos douloureux, quelle que soit la position adoptée.

Sa mère a finalement accepté cet enfant à venir qui allait élargir le cercle familial et lui a dit qu'elle l'aiderait. Même si elle n'a pas pu l'accompagner pour l'échographie du cinquième mois, c'est sa *māmā rū'au* qui était à ses côtés, calme et silencieuse, aimante et attentionnée. Sa grand-mère qui lui a serré très fort la main quand elles ont appris que Vaihani attendait une petite fille. Vaihani en avait l'intuition. Une petite fille qu'elle devine lisse et belle comme la rosée du matin. Une petite fille chocolat.

Elle est heureuse et elle a peur, elle craint les lendemains autant qu'elle les attend.

Vaihani commence à sentir son enfant bouger. Tap tap tap, fait le bébé contre les parois de son ventre. On dirait un battement d'ailes de papillon. Elle pose ses mains là où il y a du mouvement et parle tendrement à son enfant. La petite fille est attendue pour la mi-juin. Vaihani lui dit que, début juin, elle passe les épreuves du brevet, alors il faut bien attendre le terme pour pointer le bout de son nez. Après, elle aura les grandes vacances pour s'occuper d'elle. Et puis, elle entrera au lycée, pendant que sa *māmā rū'au* gardera la petite. Elle est la première de sa famille à aller aussi loin.

Vaihani va assumer. Comme sa mère, comme sa grand-mère. Une lignée de femmes fortes qui affrontent la vie et la donnent. La lignée des ventres. Tap tap tap, fait le cœur de Vaihani dans sa poitrine, qui roule d'inquiétude et de bonheur.

La petite kaina

Lou a été tirée du sommeil par le coq qui rôde autour de la maison, attiré par les grains de riz que son père aime à lui lancer.

Ça l'a mise de mauvaise humeur, elle déteste être réveillée. Elle a ouvert la fenêtre de sa chambre, a saisi ce qui lui tombait sous la main — sa trousse pleine de stylos — et l'a balancée sur le volatile qui l'a esquivé dans un tourbillon de plumes ébouriffées. Il a disparu sans demander son reste.

Elle s'est recouchée, mais n'a pas réussi à se rendormir, se tournant et retournant dans son lit, s'entortillant dans son *tifaifai*, son drap aux motifs fleuris qui lui tenait chaud.

Elle a pensé aux *firi-firi* du chinois en bas de chez elle, au pied de la montagne. L'eau lui est venue à la bouche. Elle a imaginé la peau dorée du beignet, crissant sous ses doigts, les enduisant d'huile. Au creux de sa main, la chaleur de la confiserie tout juste sortie du four et, sur la pointe de sa langue, son goût sucré. Elle s'est levée, il fallait qu'elle aille en acheter.

Après avoir noué un *pāreu* autour de sa poitrine pour se couvrir, attaché ses longs cheveux dorés en un chignon sur le sommet de son crâne, elle a pris ses clés, son argent, et mis la voiture en marche. Descendre la montagne verte qui tombe sur la mer bleue lui coupe toujours autant le souffle. Elle aime cette route sinueuse, les virages en épingle bordés de cailloux et de mousse, la terre rouge des chemins menant aux maisonnées.

Quand elle s'est garée, elle pensait à ce qu'elle allait faire de son samedi, c'est pour ça qu'elle avait l'esprit ailleurs et qu'elle n'a pas respecté la ligne claire délimitant sa place de parking. Elle était contente d'être en week-end, elle en a parfois assez de la prépa. Toujours perdue dans ses pensées, elle a ouvert la portière sans regarder.

La voiture l'a évitée de justesse, décrivant un léger arc de cercle. « Hey, la *farāni*, gare-toi mieux la prochaine fois ou rentre chez toi ! » lui a lancé la conductrice avec son accent de Tahitienne qui roulait les r.

Farāni.

L'insulte réservée aux Blancs a atteint Lou loin dans sa chair. Elle s'est tenue immobile sur le parking, pétrifiée de rage et de douleur. Son cœur battait si fort qu'elle a cru qu'il allait sortir de sa poitrine. Le sang lui est monté à la tête.

Elle a bondi, toutes griffes dehors. À hurlé des insultes en tahitien, dressé son majeur. Mais la voiture était déjà loin.

Dans la file d'attente pour acheter les beignets, elle n'arrivait pas à se calmer, continuait de trembler. Quand son tour est arrivé, elle a regardé la fillette qui tient la caisse pendant que son père prépare les *firi-firi*. D'ordinaire, elle aime bien bavarder avec la gamine qui fait les comptes avec son boulier. Elle ne doit pas avoir plus de dix ans et ses yeux brillent d'intelligence derrière la frange raide et sombre. Mais là, Lou n'avait pas envie de discuter, elle a commandé huit beignets puis est repartie. En se dirigeant vers sa voiture, elle en a mangé un. La pâte blanche et douce comme un nuage avait perdu sa saveur. Elle a dégluti. « Qu'elle aille se faire foutre cette pétasse, elle me connaît même pas » a pensé la jeune fille.

Elle s'est revue toute petite, quand elle se mêlait aux peaux brunes et faisait corps avec elles. Quand, à la maison, elle mélangeait français et tahitien. Quand elle allait partout pieds nus et pleurait si ses parents tentaient de lui faire porter des chaussures.

Farāni… Ha'avare ! Même pas vrai !

La jauge d'essence était proche de zéro, elle a roulé jusqu'à la station située à côté du Carrefour, salué l'homme qui la tient d'un haussement de sourcils et demandé le plein. Il s'est

exécuté. L'odeur d'essence a rempli les narines de Lou. Il y avait une flaque, toute petite, proche de sa roue arrière. Dedans, un arc-en-ciel. Lou avait envie de le faire flamber. Elle aurait cramé la terre entière à ce moment-là. Avec le temps inhabituellement sec qu'il faisait ces jours-là, il aurait suffit d'un rien pour que tout s'embrase.

Elle a payé. Un dernier coup d'œil dans le rétroviseur. Dans l'arc-en-ciel, un bout de soleil s'était perdu.

En rentrant chez elle, Lou n'a pas prêté attention à l'allure à laquelle elle allait, l'aiguille du cadran des vitesses voltigeait, faisant voler en éclats les limitations. Les autres voitures se noyaient dans une file argentée, elle les distinguait à peine les unes des autres.

Farāni. L'insulte continuait à la brûler. Lou se souvenait de l'époque où elle allait chez sa mère qui vivait avec son Marquisien, à Heiri, au-dessus de l'aéroport. Elle quittait les murs trop étroits de leur maison en carton et, avec des cris de sioux, rejoignait ses copains du quartier. Ils jouaient avec les margouillats, faisaient des combats de poussins, montaient dans le manguier. Elle allait plus haut que les petits Tahitiens grimpeurs de cocotiers, se rassasier de mangues au sommet, narguant le monde de son perchoir. Quand sa mère l'emmenait à la plage, au retour, ses poches étaient pleines de bernard-l'hermite. Avec sa petite troupe, ils traçaient un grand cercle au sol, mettaient les bêtes dans un bocal, les secouaient, puis les lâchaient au centre du rond. Ils hurlaient pour encourager leur animal, le gagnant étant la bête sortie la première du cercle. Lou avait du flair, elle pariait souvent sur la bonne bestiole.

Elle n'a jamais été une *farāni,* ne le sera jamais.

Arrivée chez elle, Lou est restée de longues minutes immobile dans la voiture, à écouter le silence troué par le pépiement des oiseaux et le frangipanier tout agité de vent. Personne. Son père devait encore dormir. Lou a préparé du café, mis la table du petit-déjeuner, et mangé seule sur la terrasse surplombant l'océan. Elle a besoin d'avoir la mer à portée des yeux pour se sentir bien. Quand sa mère la portait dans son ventre, elle vivait sur un bateau. Le mouvement des vagues était inscrit en Lou, circulant dans ses veines avant même qu'elle ne vienne au monde.

Le goût du café était plus amer que d'habitude, le mot lui restait en travers de la gorge. Elle a laissé une partie des beignets sur la table, pour son père, puis s'est installée à son bureau, avec une dissertation de philosophie à rédiger pour lundi. « D'ici et là-bas ». Quelle ironie ! Elle avait du mal à se concentrer. Sans cesse, le mot revenait dans sa tête, s'enroulait autour de son cerveau pour le mordre d'un coup, dansait devant ses yeux. *Farāni.*

« Rentrer chez elle », lui a sorti cette conne. Mais Lou est d'ici, malgré sa peau claire que le soleil dore comme un abricot. Elle ne connaît rien d'autre que cette terre.

Son père a passé une tête dans sa chambre.

— Bonjour, ma chérie. Merci pour les *firi-firi*.

Un éclair vert furibond lui a répondu, Lou l'a fusillé du regard.

— Que se passe-t-il ? Tu t'es levée du pied gauche ?

— C'est ton coq, il m'a énervée. Arrête de le nourrir. Un de ces quatre, je vais te piquer ton pistolet à air et le tirer.

Matthieu a éclaté de rire. Il perd facilement dix ans quand ses yeux bleus de neige et de glace s'ornent de rides malicieuses et se plissent, quand ses lèvres fines s'ouvrent sur un grand rire en cascade. Il ne fait pas ses cinquante ans, avec son air d'éternel adolescent.

— Et si tu me disais plutôt ce qui te tracasse ?

Lou a préféré ne pas parler de la blessure béante qui se creusait en elle. Elle a haussé les épaules.

— Pas envie.

— Comme tu veux. Je commence à préparer le repas du midi et tu me rejoins ?

Lou a émis un grognement qui pouvait passer pour un oui.

Elle a laissé tomber sa dissertation, mis la musique sur sa chaîne hi-fi, et tandis que les premières notes de *Somewhere over the rainbow* emplissaient sa chambre, a saisi son *ukulele* pour jouer.

La musique a toujours fait partie de sa vie. Elle la berce, l'apaise ou la déchaîne, selon son humeur. Plusieurs instruments lui sont passés entre les mains. Piano, guitare, saxophone. Celui qu'elle préfère, c'est son *ukulele*. Elle l'a eu pour ses douze ans. Elle aime faire courir ses doigts sur l'instrument minuscule, pincer ses fines cordes, produire des sons qui coulent comme du miel dans l'oreille.

Il y a un autre son qu'elle aime au moins autant que celui de son fidèle compagnon, c'est celui des *t M'ere*. Dès qu'elle entend le son des percussions, ses hanches chaloupent, ses pieds se dressent, son corps tout entier est pris d'un sensuel roulis. Elle a appris à danser le *tamure* quasiment en même temps qu'elle apprenait à marcher, comme toutes les petites filles d'ici.

Son père l'a appelée depuis la terrasse, le déjeuner était prêt. Elle s'est approchée de la table d'un air circonspect. Les compétences culinaires de son père ont toujours été assez limitées.

— Tu nous as préparé quoi de beau ?

— Un saumon des dieux, répond fièrement Matthieu. Avec du riz.

Lou a humé le fumet du poisson. Ça sentait bon. Petite, quand son père lui cuisinait ce plat, elle imaginait une nourriture divine, une sorte de poisson miraculeux que son père pêchait à la force de son poignet dans des eaux mystérieuses et sacrées. Et puis le mythe s'est fissuré quand elle l'a vu l'acheter au supermarché.

Installés l'un en face de l'autre, ils ont discuté de leurs lectures actuelles en mangeant. Lou lit les livres inscrits au programme de sa classe préparatoire, Matthieu, le dernier Jim Harrison.

Farāni. L'insulte lui est revenue en mémoire comme un boomerang, a heurté son estomac. L'appétit coupé, Lou a prétexté sa dissertation à finir pour quitter la table.

Allongée sur son lit, elle a fixé un coin de ciel bleu débordant par la fenêtre. C'est comme la mer, elle a besoin de le voir. Elle a toujours été entre ciel et mer, funambule de l'île au creux de laquelle elle a vu le jour.

Sa hanche la démangeait, à cause de son tatouage encore tout récent. Des motifs tahitiens incrustés dans son corps : elle voulait la Polynésie dans sa peau.

Bercée par le défilé des nuages, elle a fini par s'endormir, tandis que l'horrible mot continuait à la hanter. *Farāni.*

Le silence épais de cette fin d'après-midi qui s'étirait l'a réveillée. Elle s'est levée, troublée par cette absence de bruit dont elle n'a pas l'habitude — quand ce n'est pas la musique des voisins qu'elle entend, c'est son père ou ses amis passés à l'improviste.

Dans la cuisine, il y avait un mot griffonné par Matthieu : il sortait ce soir. Ça tombait bien, elle aussi.

Elle s'est préparée rapidement. Une petite robe sur son corps velouté, ses cheveux ramassés en un chignon fou, ses savates aux pieds. Dans le miroir, ses yeux brillaient. Elle a cueilli une fleur de *tiare* dans le jardin, l'a respirée profondément — c'est toute sa vie qui est contenue dans cette fragrance — et l'a glissée derrière son oreille.

Avant de rejoindre ses amis, elle s'est arrêtée dans son spot habituel pour acheter du *paka*, près du pont de Punaauia. En sortant de la voiture, elle a cherché son fournisseur mais ne l'a pas trouvé. Un autre mec lui a fait signe, elle s'est approchée. Il a sorti des boîtes d'allumettes remplies d'herbe. Lou a regardé, elle hésitait.

— Tu veux essayer, pour choisir ? lui a demandé le jeune homme.

— Je veux bien, *māuruuru*.

— De rien.

Ils ont fumé en silence et l'herbe était bonne.

— T'es pas la sœur d'Adèle ?

Une ombre dans le regard de Lou. Sa sœur immensément sœur, partie en France, de l'autre côté de la terre, poursuivre ses études.

Adèle lui manquait à chaque instant.

— Si, c'est ma grande sœur. Tu la connais ?

— Oui, on était dans la même classe au lycée.

Elle l'a regardé, essayant de se rappeler si elle l'avait déjà aperçu auparavant. La peau mate, les yeux fendus et noirs, juste au-dessus des pommettes hautes, les cheveux de nuit coupés courts. Elle se rappelait vaguement sa silhouette cheminant aux côtés d'Adèle.

— Mais si vous étiez ensemble au lycée, pourquoi tu… ?

Lou s'est arrêtée, réalisant ce qu'elle s'apprêtait à demander.

— Pourquoi je vends de l'herbe, alors que je pourrais faire autre chose ?

— Je l'aurais pas dit comme ça, mais oui, c'était le sens de ma question.

Il a haussé les épaules avec fatalité et souri gentiment.

— Y'a pas grand-chose à faire ici.

Ils ont terminé leur joint, Lou a payé sa boîte et roulé jusque chez Momo.

C'est toujours chez lui que les soirées ont lieu. Tout le monde aime sa baraque qui donne sur la plage, et puis ses parents sont rarement là.

Quand elle est arrivée, la nuit était tombée et ils étaient déjà tous là, autour d'un grand feu sur le sable blanc et fin. Leilani la voleuse. Lou a souvent volé avec elle. Au marché, dans les magasins. Pas tant parce qu'elles en avaient besoin, mais plutôt pour l'adrénaline qui montait, le frisson d'interdit qui les secouait. Hinatea, qui boit trop depuis ses treize ans, mais sur laquelle on peut toujours compter. Moea, si belle et si fragile, qui dilue son angoisse de vivre dans des comprimés et dont le regard, souvent, se perd au loin. Anavai, la sérieuse avec laquelle Lou a toujours révisé, les examens comme les concours. Teiki et sa gueule d'ange, son corps sculpté par le surf et le *va'a*. Sa planche et sa pirogue, ce sont ses deux amours, avec les nanas. Momo, avec ses yeux clairs et ses cheveux champs de blé, qui tranchent avec sa peau bronzée de métis. Moitié français, moitié tahitien, il est *demi*. Elles étaient toutes amoureuses de lui en primaire, mais Momo aime les garçons, aujourd'hui.

Ils étaient là, tous réunis, sous ses yeux. Ses copains. Sa deuxième famille, celle qu'elle s'est choisie. Sa patrie pour la vie.

— Louloute ! C'est cool que tu sois là ! s'est écrié Momo en plantant un baiser chaleureux et tendre sur sa joue.

— Hey, ma sœur, lui a dit Hinatea en la prenant par le bras, on n'attendait plus que toi !

Teiki a tendu une bière à Lou avec un sourire enjôleur. Ils ont trinqué tous ensemble. *Manuia*.

Le feu léchait les étoiles. La lune ronde et pâle s'élevait au-dessus de leurs têtes, se reflétant dans la crête des vagues. La nuit était belle.

Cela ne suffisait pas à dérider Lou. Momo s'est rapproché d'elle.

— Qu'est-ce que t'as, Lou ?

Elle a plongé dans ses yeux lagon. Il est son plus vieil ami, l'oreille attentive à laquelle elle confie tous ses tourments. Elle lui a raconté. Le coq, les *firi-firi*, la voiture mal garée, et l'insulte qu'elle a ruminée toute la journée, qui avait du mal à franchir ses lèvres, tant la douleur et la honte étaient grandes. Et depuis, la boule au ventre qui enfle, la consume. Momo l'a arrêtée :

— Attends, t'es en train de me dire que, là, tu fais la gueule parce qu'une pauvre meuf t'a traitée de *farāni* ce matin ? Mais tu t'en fous, sérieusement ! En plus, t'es la plus *kaina* de nous tous ! C'est vrai, t'es notre petite racaille locale.

Lou a souri et la lumière est revenue dans son regard.

Le premier clochard

Il était le premier clochard de Tahiti.

Je me souviens de lui comme si c'était hier. Il était toujours posté au même endroit. Au feu rouge qui faisait l'angle avec le front de mer, quand on arrivait de la côte est, près du *Bora Bora Lounge*. Il essayait de se mettre à l'ombre, mais le soleil débordait sur son corps d'obèse. J'ai encore en mémoire les gouttes de sueur qui perlaient sur son visage, se perdaient dans les plis de son cou, inondaient son débardeur.

Sur son énorme ventre, il y avait un seau en plastique, pour y déposer des pièces.

Assis sur un muret, ses pieds pendaient dans le vide, chaussés de vieilles savates usées, fatiguées, patinées.

Il se tenait voûté. Je ne connaissais pas son âge exact, mais il ne devait pas avoir plus de vingt ans.

Son regard bovin glissait sur moi sans vraiment me voir. J'avais peur de le regarder dans les yeux trop longtemps et de basculer dans un puits. Je ne savais pas ce qu'il y avait au fond. Et peut-être ne tenais-je pas vraiment à le savoir.

On racontait que sa famille le laissait là pour se faire un peu d'argent. Je n'ai jamais su si c'était vrai. Il était toujours seul. Personne ne venait le déposer ni le chercher, personne ne lui parlait dans la journée. Il n'était pas au meilleur spot pour papoter, cela dit.

Parfois des sons sortaient de sa bouche, mais je ne les comprenais pas.

Je l'observais de la voiture, assise à l'arrière, tandis que ma mère conduisait. Dans mon poing serré, une pièce de cent francs. Je n'ai jamais osé la lui donner. C'est bête.

Longtemps il a été le seul clochard du *Fenua*, le seul clochard du pays. Et puis d'autres sont arrivés. Ses frères et sœurs de la nuit.

Je me souviens de toute une famille qui vivait dans le parc Bougainville. Du jour au lendemain, ils s'étaient retrouvés à la rue. Ils se lavaient dans la rivière. Mangeaient à la table en bois, prévue pour les pique-niques, les détritus ramassés dans les poubelles.

En longeant le parc pour rejoindre mes copines en ville, j'avais vu la *māmā* prendre ainsi son bain, vêtue seulement de son *pāreu*. L'étoffe colorée et fleurie se plaquait sur son corps. Majestueuse et belle dans l'eau sale et polluée, elle ne prêtait aucune attention aux passants. Comme si elle était seule, tenant à distance le reste du monde, la réalité, la rue.

J'avais repéré aussi la vieille Chinoise, près de la clinique Paofai. Accroupie par terre, avec de vieux habits bariolés, toujours mal fagotée. Elle attachait parfois ses cheveux graisseux sur le sommet de son crâne. Ça lui faisait un ananas sur la tête.

Je passais souvent devant elle et j'ai commencé par la saluer. Parfois elle me répondait, d'autres fois elle ne me voyait pas.

Elle parlait souvent seule. Un jour elle m'a dit qu'elle avait faim. Le lendemain, je suis revenue avec un sandwich que je lui ai donné. Elle l'a mangé comme si elle n'avait rien dans le ventre depuis des jours. Sans me dire merci, mais je m'en foutais.

Il m'arrivait de m'asseoir à côté d'elle, on discutait, un peu. C'est ainsi que j'appris qu'elle avait une fille. Une toute petite fille. Je la pensais grand-mère.

Les services sociaux lui en avaient retiré la garde. Depuis, elle buvait beaucoup. À moins qu'elle n'ait commencé avant. Et elle était très souvent saoule.

Quand elle me parlait de son enfant perdu, j'avais mal au cœur. Je lui disais qu'il fallait remonter la pente, j'essayais de savoir si elle avait de la famille chez qui loger, ensuite elle pourrait trouver un travail. Au bout du tunnel, j'imaginais une petite fille aux yeux fendus, qui tendait la main. Ses cheveux dans le vent, elle riait à gorge déployée en appelant sa maman.

Un jour, je ne sais pas ce qui s'est passé, je suis arrivée avec de quoi manger pour elle et, en retour, j'ai eu une volée d'insultes. Je n'ai pas compris cet accès de colère et de violence. Je ne suis même pas sûre qu'elle savait à qui elle s'adressait.

J'ai déposé la nourriture et je suis partie. Je ne lui ai plus jamais parlé après. Peut-être que ça n'était pas bien, que j'aurais dû chercher à comprendre. Je faisais des détours pour l'éviter, mes yeux glissaient sur elle.

Je l'ai vue de loin en loin. Elle ne sortait pas de la rue. Au bout du tunnel, la petite fille ne riait plus.

À Papeete aussi, près du marché surtout, il y a eu quelques mecs qui faisaient la manche. Ils demandaient une pièce de cent francs, une cigarette, à manger. Souvent maigres et âgés, ils avaient l'air fatigués.

Ils n'étaient jamais méchants et tentaient simplement leur chance. En cas de refus, ils demandaient au passant suivant, marmonnant dans leur barbe grisonnante. Je ne crois pas qu'ils vivaient dans la rue.

Et puis, à dix-huit ans, le bac en poche, j'ai quitté mon caillou. J'avais faim d'espaces immenses et de villes intenses. J'ai voyagé longtemps. Je voulais découvrir le monde, engloutir la vie à bouchées doubles, j'avais soif d'aventures. Sautant d'un pays à l'autre comme un papillon surexcité, je voulais tout voir, tout vivre, tout faire. Mais le monde m'échappait, sans cesse.

Quand je suis revenue à la maison, j'étais impatiente dans l'avion. À l'arrivée, le collier de fleurs autour du cou qui sentait bon le retour. J'ai ri de bonheur dans les bras des miens. La chaleur de l'île m'enveloppait. Comme pour me dire : ça y est, tu es là, viens que je te berce.

Je suis allée au marché : j'avais faim et envie de m'y balader. C'est là que je les ai vus. Des clochards, hommes et femmes, qui erraient, hagards. Leurs yeux hallucinés trouaient le brouillard. J'ai cru à une vision cauchemardesque, j'ai cru que je n'étais pas bien réveillée, ou que j'étais restée dans un de ces pays visités avec beaucoup de gens à la rue. Parce que chez moi, il n'y avait pas de SDF, on était solidaires, on était préservés.

Les clochards étaient nombreux. J'étais comme paralysée, tétanisée, hébétée. Sans comprendre ces corps décharnés, ces bouches édentées, ces yeux voilés. J'ai continué à avancer, doucement. Serpentant parmi les étals du marché. Leurs bouches tordues m'appelaient. Je me suis mise à courir, comme une folle, des milliers de bras essayaient de me retenir, et je les entendais tous chuchoter, gémir, me demander de l'aide. Je courais au milieu d'une forêt d'arbres dégarnis au visage terriblement humain, je pensais qu'elle allait m'ensevelir, se refermer sur moi, que j'allais être écorce parmi les peaux mortes. Que j'allais crever au milieu d'eux, la bouche ouverte sur un long cri silencieux qui déchirait leur ventre vide. J'ai couru les poumons en feu, les yeux pleins d'eau, où était mon paradis disparu ? Englouti, perverti, à jamais souillé. L'île devenait tableau, je me cognais aux bords sans parvenir à en sortir, l'île devenait tombeau. J'ai dû m'arrêter. J'avais détalé trop vite, trop

longtemps, autour de moi ça tournait, sous moi ça tanguait. L'océan avait valsé au-dessus de ma tête et je foulais des nuages lourds.

Furtivement, j'ai pensé que je pourrai leur donner quelques pièces de cent francs plus tard. Pour une conscience à peine allégée.

J'ai filé chez moi, tête basse, poings serrés, sans plus rien voir. Je ne comprenais pas ce qui s'était passé en mon absence.

Le soir, je suis allée dîner aux roulottes, je voulais danser ensuite. J'avais envie que la musique s'empare de mon corps, me fasse vibrer et tout oublier. Que mes pieds battent la mesure de la terre voluptueuse et chaude.

Mais en marchant vers les roulottes, c'était pire que dans la matinée. J'avais l'impression que les clochards étaient encore plus nombreux, encore plus maigres. Leur peau brillait sur leurs os, leurs yeux comme des phares me poursuivaient. J'ai eu peur de me retrouver à nouveau dans la forêt humaine, que l'île passe par-dessus ma tête, que l'océan recouvre tout et moi avec.

Je me suis forcée à sourire, à saluer les gens que je croisais. Avoir l'air normal, coûte que coûte, quand on déambule parmi les ruines, quand on sent qu'on est sur le point d'en devenir une. Avoir l'air normal quand rien ne semble l'être. Parfois il faut ça pour vivre, pour survivre, pour continuer. Sinon on sombre. On rejoint les autres, ceux qui n'ont pas pu continuer à faire semblant, ceux qui se sont fissurés.

Il y avait beaucoup de SDF qui dormaient sur des bancs, près du port. Leurs bras comme des lianes pendaient, se perdaient au sol. Je voyais des barbes comme des broussailles, des chevelures comme des taillis. Des corps qui se fondaient dans le paysage.

Fantômes errants que Tahiti avait oubliés.

Le premier clochard n'était plus seul.

Demain est un autre jour

Le jour pointe à peine et elle est déjà réveillée. La chaleur moite de l'île l'enveloppe, laisse sa peau poisseuse.

Les pieds enfouis dans le sable noir, elle boit son café en contemplant le ciel pâle, les dernières étoiles, la mer qui s'étale. Le ciel vire au blanc laiteux et l'eau a des reflets ardoise.

Anne a l'impression troublante d'être la première personne debout à Tahiti. C'est l'heure de tous les possibles, où son cœur chavire, où tout peut advenir. Elle écoute les vagues bruissantes d'écume, le murmure étouffé du vent dans les cocotiers, le chant strident des coqs.

Après avoir fait valser tee-shirt et culotte, elle plonge dans la mer. Le sel embrasse son corps, se dépose sur sa langue, brûle ses yeux. Elle nage, contre le courant, longtemps.

On dirait que je suis toujours à contre-courant.

Quand son souffle vient à manquer, Anne fait la planche et dérive au fil de l'eau. Les secondes dans sa tête défilent, Anne a un peu peur, elle ne sait pas exactement où elle se trouve ni ce qu'il y a en dessous d'elle. Mais elle aime bien ça. Si elle peut encore avoir peur, c'est qu'elle est en vie.

Doucement, Anne finit par rejoindre le rivage et s'écroule sur le sable. Les yeux mi-clos, elle respire profondément. Au loin, un frémissement secoue l'horizon. Le disque d'or émerge lentement, le ciel est pourpre. C'est pour les levers du jour qu'elle a voulu habiter sur la côte est. Entre autres. Quand ils sont arrivés en Polynésie, il y a quelques années, ils ont d'abord emménagé sur la côte ouest. Son mari y avait trouvé une grande et belle maison dans les hauteurs de Punaauia, avec vue sur le lagon. Mais Anne a toujours préféré la partie est de l'île, plus authentique, plus sauvage, plus verte et gorgée de mystères. Elle y a déniché une maison en bord de mer — elle avait de l'énergie à l'époque — et ils ont déménagé. Elle aime la mer ici, bleue sombre et sous tension, elle la préfère au lagon d'huile de l'Ouest, lumineusement bleu, immuablement calme.

À présent, l'île est colorée, la mer scintille et les étoiles ont quitté le ciel pour se disperser à la surface de l'eau. Une nouvelle journée commence.

Anne essaie de faire durer encore un peu la sensation d'infinis et de possibles. Mais maintenant que le soleil est lancé dans sa course, elle sait que tout ce qu'elle pourrait faire va se réduire comme peau de chagrin.

Quand elle est quasiment sèche, Anne se rhabille et rentre chez elle.

Ils sont à table, en train de prendre le petit-déjeuner, sur la terrasse. Arthur et leurs filles. Elle sourit. Maya se précipite dans ses bras. Anne la serre contre elle, plonge son nez dans son cou, respire son odeur de petite fille.

— Tu as bien dormi ? demande Arthur.

Anne hausse les épaules.

— Pas beaucoup. Comme d'habitude.

Elle dépose un baiser au coin de ses lèvres, passe une main distraite dans ses cheveux, repose Maya sur sa chaise.

— Un café ?

— Oui, s'il te plaît.

— J'imagine que ce n'est pas le premier ?

La voix d'Arthur. Du velours avec des accents de tendresse. Peut-être une pointe d'agacement aussi, ou d'inquiétude, elle ne saurait trop dire.

— En effet, j'en ai déjà pris un tout à l'heure. C'était bon, dit-elle en s'étirant.

Anne boit trop de café et ça n'arrange probablement pas ses problèmes d'insomnie. Elle s'en moque et savoure son breuvage en écoutant les filles raconter leurs rêves, pendant qu'Arthur parcourt le journal. Clara parle de sirènes et Maya demande de quelle couleur était leur queue de femme-poisson. Anne sourit.

— Veux-tu que j'emmène les petites à l'école ? demande Arthur.

— Cela m'est égal.

Elle sait bien qu'elle devrait s'en charger, elle ne travaille pas. Mais puisque son mari lui laisse le choix…

— OK, je m'en occupe, je n'ai pas d'urgence ce matin. Les filles, on y va dans cinq minutes !

Elles quittent la table en piaillant, filent se laver les dents. Anne les rejoint peu après dans la chambre qu'elles partagent, coiffe Maya tout en observant Clara préparer son cartable avec minutie. Cela l'émeut.

— En route ! lance Arthur depuis la voiture, en klaxonnant.

Elles arrivent, montent à l'arrière. Anne boucle la ceinture de Maya, remet en place la barrette de Clara, les embrasse tous les trois. Elle agite la main sur le perron, jusqu'à ce que le véhicule ne soit plus visible.

Et un vertige la saisit. Comme souvent après leur départ, une fois qu'elle se retrouve seule face à elle-même. Chaque matin, c'est comme si elle se tenait au bord d'un gouffre. Et elle ne quitte jamais vraiment le vide des yeux.

Tout a été laissé en plan sur la table du petit-déjeuner, elle hésite à débarrasser. Plus tard. Dans la boîte en bois rangée sur une étagère du salon, elle cherche de quoi se rouler un joint. Plus rien.

Faut que je me ravitaille en herbe.

Elle prend son paquet de cigarettes et en grille une lentement, assise dans l'herbe, à l'ombre d'un bougainvillier. Que pourrait-elle faire ? Un footing ? Du vélo ? Un tour en kayak ? Arthur le lui a offert pour ses trente ans, il y a quelques mois. Il pensait qu'elle serait heureuse de se balader sur la mer, de l'explorer autrement qu'en nageant. Anne en a fait, au début. Ses bras se sont endurcis, à coups de pagaie. Et puis elle s'est lassée. Elle a rangé le kayak dans le jardin, c'est là qu'il y passe le plus de temps, dorénavant.

Ça me ferait sûrement du bien de faire du sport. Mais là, sérieux, il fait trop chaud.

Est-ce qu'il fait aussi lourd en enfer ?

Elle rentre dans la maison, allume le ventilateur au-dessus du lit, se glisse sous les draps. Elle fixe les pales dont le mouvement la berce et elle flotte. Comme tout à l'heure, dans l'eau… Au-dessus d'elle, les pales semblent se transformer en pétales. Morceaux de fleurs en apesanteur, plombés de chaleur, écrasés d'humidité.

Anne ne sait pas exactement combien de temps elle reste ainsi. Quand elle regarde par la fenêtre, à la lumière qu'elle perçoit dehors, elle se rend compte que la matinée est déjà bien entamée. Elle se lève, range la table du petit-déjeuner, passe le balai dans la maison. C'est son rituel matinal.

S'activer ainsi l'a mise en nage. Elle se dirige vers la salle de bain pour prendre une douche, règle le jet d'eau — tiède d'abord, puis de plus en plus fraîche. De longues minutes revigorantes s'écoulent ainsi. Quand l'eau est devenue si froide qu'elle ne la supporte presque plus, elle se fait un gommage.

Nouvelle peau, nouvelle vie ?

Dans la glace, elle observe son corps qu'elle aime bien. Son ventre plat, malgré ses deux grossesses. Ses cuisses qu'elle trouve parfois un peu rondes. Ses épaules de nageuse. Ses cheveux épais qui caressent son dos droit et fin.

Ça va, je suis encore bien fichue.

Elle se rapproche de la glace, fait une grimace, s'attarde sur ses yeux gris-vert. Il y avait de l'insolence avant dans son regard, qui a glissé vers l'indolence.

Vêtue d'un short en coton blanc et d'un débardeur bleu vif, elle se plante dans le jardin et scrute le ciel. Pas un nuage. Cela va encore être une belle journée.

J'ai envie de pluie. Une pluie violente, qui tomberait dru comme un rideau qu'on ne pourrait écarter. Je danserais nue sous cette averse brutale qui me sortirait de ma torpeur tropicale.

Je danserais nue jusqu'à ce que tombe la nuit.

Mais les seules gouttes qu'elle sent sont celles de sa sueur, qui glissent le long de sa colonne vertébrale.

Putain, dire que je viens de m'habiller.

Anne n'a pas tout de suite réalisé que ce soleil éternellement présent la trouble. Pas de saisons pour prendre conscience du temps qui passe, ici. Juste le soleil posé au-dessus de l'horizon, et le temps comme alourdi, suspendu, figé. Le temps linéaire.

Elle hésite à aller se promener le long de la mer. Aucune ombre sur la plage. Anne renonce.

Son ventre gronde. Un coup d'œil à sa montre lui confirme qu'il est bientôt l'heure de déjeuner. Elle a envie de faire une surprise à ses filles en les emmenant au restaurant.

En entrant dans la voiture, la chaleur qui y règne l'assomme et la dissuade presque d'aller plus loin. Elle s'oblige à inspirer profondément, l'air chaud lui brûle les poumons, elle met la climatisation au maximum et part.

En dix minutes, elle arrive devant la maternelle de Maya, située juste à côté de l'école primaire de Clara. Elle guette ses têtes blondes parmi les peaux sombres. Clara est là, qui discute avec ses copines. Maya arrive en trottinant, attrape la jupe de sa sœur, la tire. Clara se retourne, agacée, puis sourit en apercevant Maya, rajuste sa tenue. Comme toujours quand elle les voit, le cœur d'Anne se gonfle d'émotion.

Je les aime, mes filles, tellement ! Mais elles me rendent folle parfois. Je suis pas une maman parfaite. Ça existe ? J'en doute. C'est juste que certaines donnent mieux le change que d'autres.

Elle les appelle :

— Clara ! Maya !
— Maman ! rugissent-elles en même temps.

Elles accourent vers leur mère.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demande Clara.
— Pourquoi ? Tu n'es pas contente de me voir ?
— Si ! Mais normalement, on mange à la cantine, aujourd'hui.
— J'ai décidé de vous emmener au restaurant. Ça vous tente ?
— Oui !

Anne prévient la surveillante à l'entrée de l'école puis repart, une fille au bout de chaque bras. Elles roulent jusqu'au centre-ville. Anne trouve une place juste devant l'Oasis. Parfait. Tandis qu'elles s'attablent, Vanina vient prendre leur commande. Grand sourire et yeux étirés en amande, elle s'approche en faisant chanter ses savates qui laissent voir ses ongles peints.

— Salut, ma belle ! Comment vas-tu ?
— Ça va, répond Anne. Et toi ?
— On fait aller… J'aimerais mieux être à la mer, ajoute Vanina en riant.
— Je comprends !
— Vous savez ce que vous voulez les filles ?
— Tu nous laisses cinq minutes ? répond Anne.
— OK alors.

Vanina tend à Anne un menu puis s'éloigne, de sa démarche lente et sensuelle de Polynésienne. Un instant, Anne suit des yeux le balancement de ses hanches puis se plonge dans le menu qu'elle lit à haute voix pour ses enfants.

— Il y a quelque chose qui vous tente, mes chéries ?
— Des frites avec du poulet ! répond Maya, d'un air décidé.

Anne observe les sourcils froncés de sa cadette et s'amuse de son assurance affichée.

— Entendu. Et toi Clara ?
— Je ne sais pas trop, répond Clara, plus indécise. J'ai pas très faim.
— Et pour des profiteroles au chocolat, tu n'as pas faim ?

Un sourire se dessine sur les lèvres de Clara.

— Et bien voilà, tu peux manger ça, propose Anne.

Les yeux de Clara se font inquiets.

— Mais, je peux pas prendre que ça, il faut que je commence par du salé.

Anne regarde sa fille, si sérieuse, si précautionneuse. La marque des aînés sans doute.

— En même temps, si tu n'as pas très faim, j'aime mieux qu'on ne gâche rien et que tu te fasses plaisir. Tu les veux, ces profiteroles ?

Le sourire de Clara s'agrandit.

Anne fait signe à Vanina qui revient.

— Alors les chéries, qu'avez-vous décidé ?

Vanina attrape le stylo avec lequel elle fait tenir son chignon sur le sommet de son crâne et ses longs cheveux noirs tombent en cascade sur ses reins. Elle note la commande d'Anne :

— Un poisson cru à la chinoise pour moi, avec beaucoup de citron, un poulet-frites et des profiteroles. Le tout en même temps, s'il te plaît.

— Ça marche, je vous apporte ça.

Quelques minutes plus tard, elles sont servies. Anne mange son poisson cru, il fond sur la langue. Maya rit devant la mine rapidement pleine de chocolat de Clara.

Anne débarbouille son aînée avec un mouchoir et interroge ses filles sur leur matinée, écoute leurs réponses vives et colorées.

Une fois son plat terminé, Vanina lui offre un café, qu'elle boit lentement en fumant une cigarette. Il est temps de ramener les petites à l'école. Anne se lève, règle l'addition, fait la bise à Vanina en partant.

Après avoir déposé ses enfants, elle se demande que faire. Assise dans la voiture, elle consulte le maigre répertoire de son téléphone. Elle ne s'est pas fait d'amis ici. Juste des copains, des connaissances, mais pas de vrais amis. Personne à appeler au beau milieu de la journée pour aller boire des mojitos et parler de tout ce qui lui passe par la tête. De ses pensées parfois farfelues, de ses idées souvent sombres, de son ennui de tous les jours.

Toutes ces pensées dans ma tête, comme des algues flottantes. On dirait qu'elles sont de plus en plus nombreuses. Elles s'enroulent doucement autour de moi ; je sens leur souffle chaud, leur baiser humide, leur poids autour de mes poignets, de mes chevilles, de mon cou.

Elle adorerait aussi laisser filer l'après-midi en compagnie de quelqu'un avec qui elle se sentirait bien tout en ne disant rien.

Il y a quand même Vanina, qu'elle pourrait retourner voir. Mais Vanina travaille.

Anne se sent très seule. Plus que seule : isolée, coupée du reste du monde, loin de tout.

Elle rallume le moteur de sa voiture et prend la route, ne s'arrête pas quand elle passe devant sa maison. Pas envie de rentrer. À sa gauche, l'horizon. À sa droite, la montagne. Prise en étau, coincée entre le bleu et le vert, elle voudrait voir autre chose. Les points kilométriques défilent, petites bornes rouges et blanches qui marquent l'éloignement avec Papeete. Elle peut continuer comme ça, faire le tour de l'île, toujours son regard se heurtera au récif uniquement. Mousse blanche trouant le bleu, traînée d'écume séparant l'océan du lagon. Il n'y aura rien d'autre. À part Moorea, sur la côte ouest, l'île sœur de Tahiti. Elle le sait, elle a déjà fait le tour plusieurs fois, fébrile, à la recherche d'autre chose que la mer à perte de vue. « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Elle a du mal à respirer, son cœur s'affole, ses mains tremblent. Anne s'arrête sur le côté de la route, essaie de se calmer.

Ça va aller, ça va aller. Au loin, il y a d'autres continents, d'autres terres, c'est juste que je ne les vois pas.

Son cœur retrouve un rythme plus régulier, elle respire mieux.

Anne rentre chez elle, fenêtres ouvertes pour que le vent circule, épousant les courbes de l'île.

Le soleil est assez haut dans le ciel, il lui reste encore un peu de temps avant que ses filles ne rentrent de l'école.

Elle traverse la maison pour aller sur la plage, marche lentement vers eux. Ils sont là, sous un manguier à l'allure ancestrale. Les fumeurs de *pakalolo*. Habituellement, ils sont trois ou quatre. Aujourd'hui, ils ne sont que deux. Immobiles, accroupis sur le sable, bras repliés sur la poitrine. On dirait qu'ils ont toujours été là, qu'ils le seront toujours. Anne leur sourit. L'un d'eux lui tend une petite boîte d'allumettes. Elle l'ouvre. L'herbe sent bon. Le vendeur lui propose de partager leur joint et ils fument en silence. Elle est bien avec eux. Après avoir payé sa boîte, elle hausse les sourcils pour dire au revoir.

Arrivée chez elle, Anne s'allonge dans le hamac, les yeux dans le vague. Une main posée négligemment sur le sol, elle se balance doucement.

Je me souviens, petite, du hamac que les parents suspendaient l'été dans le jardin, mon frère et moi embarqués à l'intérieur pour d'incroyables aventures. On descendait un fleuve immense et infini, un balai pour pagaie, on ramait comme des fous. Je lui disais que nous étions en route pour des terres merveilleuses, des îles-fruits où le chocolat pousse sur les arbres et où le soleil a des rayons de miel. Je crois que ce que je préférais, c'était cette désillusion que j'apercevais dans ses yeux à la fin, quand j'éclatais de rire en disant que tout ça, c'était des conneries. Cette désillusion qui devait faire écho à la mienne.

Des cris retentissent dans la maison :

— Maman, maman, t'es où ?

— Ici, sur la terrasse.

Clara arrive en tête, suivie de Maya. Elles grimpent dans le hamac, se collent à leur mère, une de chaque côté. Arthur apparaît. Il sourit en les voyant, se rapproche d'elles, embrasse sa femme.

— Tout va bien ? demande Arthur, la bouche perdue dans les cheveux d'Anne.

Anne acquiesce, langoureusement.

— Tu donnes le bain aux filles, pendant que je prépare à dîner ?

— OK, répond Anne, même si elle préférerait traîner encore dans le hamac.

Le bain se remplit, Anne y dépose Maya tandis que Clara enjambe la baignoire. Les filles mettent de l'eau partout en riant bruyamment et Anne partage leurs éclats de rire. Elle savonne Maya, lave les cheveux de Clara, rince ses enfants puis les sèche.

Pendant que les filles se mettent en pyjama, Anne rejoint Arthur dans la cuisine. Elle arrive sans faire de bruit, se hisse sur la pointe des pieds, passe ses bras autour de son cou où elle dépose un baiser. Longtemps elle reste contre lui.

Ils dînent dehors, tandis que le soleil amorce sa descente vers la mer. Ce temps de la journée, entre chien et loup, Anne l'attend autant qu'elle le redoute. Elle aime quand le ciel

s'ouvre et se déchire et s'embrase, ça lui donne envie de peindre même si elle n'en fait jamais rien.

Je voudrais peindre sur une toile des champs de blé et de coquelicots et que l'on ne voie plus que ça. Il ne resterait de Tahiti que des épis brûlés et des pétales froissés.

De l'or et du sang.

Tahiti, eldorado ensanglanté.

Mais Anne craint aussi la journée finie, le temps enfui entre ses doigts comme du sable, sans qu'elle puisse le retenir ni vraiment savoir ce qu'elle en a fait.

Arthur parle, du boulot, de ses collègues. Les filles se chamaillent. Anne n'est pas vraiment là.

Lorsque le repas est terminé, Arthur se lève pour coucher les enfants. Anne leur souhaite une bonne nuit. Seule à table, elle se roule un joint et laisse la nuit montante l'envahir.

Une main se pose sur son épaule, elle sursaute. C'est Arthur. Elle lui tend le joint et il fume avec elle.

— Comment s'est passée ta journée ? demande-t-il en plongeant ses yeux bleus dans ceux d'Anne.

Décidément, tout est très bleu ici.

— Pas trop mal.

Il a l'air soulagé.

— Et qu'as-tu fait de beau ?

— Des trucs, répond vaguement Anne. J'ai déjeuné avec les filles et vu ma copine Vanina. C'est passé vite.

Cela fait longtemps qu'elle a renoncé à dire la vérité à Arthur. Elle a bien vu qu'il ne comprenait pas ce qui n'allait pas, qu'il ne comprenait pas son mal-être. Quand elle appelait ses amies en France, au début, et qu'elle se plaignait, elle a vite senti qu'elles non plus ne saisissaient pas.

On n'a pas le droit d'aller mal au pays du paradis.

Alors elle ne dit plus rien, à personne. Elle garde pour elle l'ennui sans fin, le vide sans fond, cette lourdeur qui lui plombe le cœur.

Ils débarrassent la table et font la vaisselle, en parlant du lendemain, du week-end qui arrive, des prochaines vacances. Arthur voudrait aller dans les îles, elle a des envies d'Australie. Quand tout est propre et rangé, Arthur se met au lit avec un bouquin.

Anne reste encore un peu sur la terrasse. La nuit est tombée, dense et opaque. Un mince croissant de lune se reflète dans l'eau. Elle a l'impression étrange que tout ceci — l'île, sa maison, sa vie — est irréel.

Ce soir, l'envie d'écrire la prend. Elle va chercher son carnet de bord dans le salon, l'ouvre. Cela fait six mois qu'elle n'a pas écrit. Quand elle lit la dernière page, un vertige la saisit. Elle y raconte sa journée. Quasiment identique à celle d'aujourd'hui. Elle feuillette les pages de ce

cahier qu'elle ne tient pas régulièrement. Le vertige se creuse, les lettres dansent dans son regard brouillé. Elle remonte le temps et lit les mêmes mots, qui racontent la même journée, épars, couchés sur le papier.

Entre ses mains le vide, l'immobilité, le temps répété en boucle. Il n'y a pas de différence entre les pages blanches et celles couvertes de son écriture.

Elle referme son cahier et le range.

À quoi bon écrire ?

Dans la chambre, Arthur dort déjà, son livre sur le ventre. Avec précaution, elle dépose l'ouvrage par terre, éteint la lumière et s'allonge à côté de lui. Elle sait que le sommeil va se faire attendre, et quand il viendra, ce sera par petites doses, légères, saccadées.

Demain est un autre jour.

Elle ferme les yeux. Un sourire amer étire ses lèvres.

Mal de mère

Il entend le petit jouer dans le jardin. Ça saute, ça court, ça crie. C'est un enfant plein de vie, qui déborde d'imagination.

Installé dans sa chambre, Matahei gribouille sur ses cahiers plutôt que de faire ses devoirs. Il dessine des corps de femme, qu'il a vus, devinés, désirés, d'autres seulement aperçus dans les magazines qu'il cache sous son matelas.

La porte d'entrée claque. Matahei se redresse sur sa chaise de bureau, la tension est là, subitement, dans sa nuque raidie, dans ses lèvres crispées, dans son dos tout entier immobile. Il hésite à aller dire au petit frère de se calmer, de se faire encore invisible, silencieux.

Les pas du beau-père se font entendre dans le salon, suivis du son de la télévision. Matahei se dit que c'est bon, ils ont la paix pour un moment.

L'enfant court de plus en plus vite dans le jardin. Et puis le bruit d'une assiette qui se casse. Il s'est pris les pieds dans la table, dehors, l'assiette est en miettes. On n'entend plus la télévision.

Matahei, penché sur son bureau, attend. Ses doigts tambourinent sur le bois.

Le beau-père hurle. Une claque. Une autre. Le petit pleure de plus en plus fort.

À chaque coup porté sur son demi-frère, le cœur de Matahei fait un bond terrible dans sa poitrine. Résonne dans son corps tout entier. Boum Boum Boum.

D'un coup la rage le prend. Il se lève brusquement, renverse sans le faire exprès sa table de travail et sort.

Le beau-père s'essouffle en frappant son fils recroquevillé dans l'herbe.

— Tu crois pas que ça suffit comme ça ? lance Matahei énervé.
— *Māmū* ! siffle le beau-père entre ses dents.
— Non je vais pas la fermer ! Arrête de t'en prendre à lui !
— Je fais ce que je veux, dégage.

Alors que la main du beau-père se lève encore une fois pour frapper, Matahei s'interpose, bloque le bras adulte. Le beau-père grogne, surpris. Il attrape son beau-fils par la gorge. Dans la tête de Matahei, quelque chose bascule. Une frontière invisible vient d'être franchie, une limite qui n'aurait jamais dû être atteinte. Il repousse violemment son beau-père, heurtant de ses deux mains le torse puissant. Une seconde de stupeur et le beau-père se met à le rosser, lui aussi.

C'est la première fois qu'il lève la main sur Matahei. Ils se sont déjà cherchés dans le passé, bousculés, engueulés. Mais jamais encore le beau-père ne l'a vraiment frappé. D'ordinaire, il ne touche que la maman de Matahei et le fils qu'ils ont eu ensemble.

Matahei riposte. Il a dix-sept ans et beaucoup d'années de rancœur accumulées contre ce type.

Les deux hommes s'affrontent sous les yeux du petit terrorisé.

Et puis la mère rentre du travail. Elle entend les cris, traverse la maison en courant. « Ça suffit ! Vous êtes *taravana*, vous êtes complètement fous ! »

Elle se glisse entre ses hommes, fait de sa peau le rempart qui sépare.

Alors la bagarre prend fin.

— File dans ta chambre, Matahei, ordonne la mère.

— Mais maman…

— Il n'y a pas de mais, tu vas dans ta chambre et tu y restes jusqu'à ce que je vienne te chercher.

Matahei obéit en marmonnant des insultes. Allongé sur son lit, il fixe le plafond, laisse glisser le temps. La scène repasse devant ses yeux assombris. Il aurait dû l'éclater encore plus, cet enfoiré. Depuis le temps qu'il en rêve ! Sa pommette gauche le lance, il y a comme un soleil dedans. Son nez saigne, il l'essuie d'un revers brusque de la main. Le souvenir de son poing qui s'est écrasé dans la gueule du beau-père le réjouit.

Il s'ennuie et tend le bras pour saisir sa guitare, se cale sur son oreiller. Adossé au mur, il joue quelques morceaux. Du reggae, de la musique locale, quelques-unes de ses compositions. Il a une jolie voix rauque, où affleure beaucoup de douceur.

La nuit est complètement tombée. Il a faim, il irait bien se chercher quelque chose à manger, mais il n'ose pas.

Il finit par s'endormir, sa guitare posée à côté de lui comme une amante alanguie.

— Matahei, debout ! La voix de sa mère dans son oreille.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est l'heure d'aller au lycée. Habille-toi, on prendra le petit-déjeuner ensemble, en ville. *Ha'aviti !*

Matahei obéit à l'injonction maternelle : il saute dans son short de surf et enfile un débardeur propre. Sa mère veut avoir une discussion avec lui. C'est sûr, elle va lui annoncer que cette fois, le beau-père est allé trop loin, elle le quitte.

Par la fenêtre, la vallée de la Tipaerui s'étend en bas, comme un immense serpent. Il observe la montagne mousseuse et verte où ils sont perchés, l'océan presque gris qui s'étend à l'infini, rejoignant le ciel à peine rosé. Ça va être une belle journée.

Il fourre ses livres de maths et de français dans son sac, attrape son cahier de textes, sa trousse et sort de la maison silencieuse.

Cette maison qui va enfin redevenir ce qu'elle était avant : un lieu sans violence, où il se sentait bien, où il était content de revenir après l'école. Certes, sa mère criait parfois le soir, elle était fatiguée, elle râlait parce que Matahei n'avait rien fait, pas préparé le dîner, pas rangé la maison, pas étendu le linge. Mais ça n'était pas très grave. Et puis ils riaient bien tous les deux. Il est sûr que son frère restera avec eux, jamais sa mère ne l'abandonnera. Ils seront tous les trois. C'est juste l'autre qui dégagera.

Matahei marche dans le jardin. La rosée du matin luit sur l'herbe, son pas est doux sur les cailloux.

Il rejoint sa mère dans la voiture. Ensemble, ils descendent Pic Rouge sans échanger un mot.

Matahei ouvre sa vitre et le vent s'engouffre dans la petite Twingo.

Sa mère se gare près du centre-ville et ils s'attablent à Patachoux. Le *rae rae* qui prend leur commande a une fleur de *tiare* dans son chignon, un sourire jusqu'aux oreilles et des hanches qui ondulent ostensiblement. Une femme dans un corps d'homme.

— Un café, s'il te plaît, Wilson, avec des tartines.

— Ça marche, copine, je t'apporte ça. Et pour ce joli garçon, ce sera quoi ?

Matahei hésite un instant. Il a une faim de loup ce matin.

— Un chocolat chaud, un jus d'orange pressé et deux croissants s'il te plaît.

— OK, les chéris, chantonne Wilson de sa voix éraillée.

Ses pieds nus glissent sans bruit sur le sol.

Matahei se tient droit à table, bombe le torse. Il va être l'homme de la maison. Wilson revient avec un plateau chargé de leur commande. Heiani tourne et retourne sa cuillère dans son café, évite le regard de son fils. Matahei ne s'en rend pas compte, tout entier absorbé par les croissants que Wilson dépose devant lui. Il en attrape un qu'il mord à pleines dents.

La cuillère de sa mère racle la tasse, accroche les oreilles. Elle s'éclaircit la voix.

— Matahei, j'ai bien réfléchi. On ne peut pas continuer comme ça.

— C'est clair !

— Alors, voilà… elle hésite une seconde, une fraction de seconde, comme une louve qui ne veut pas traverser la rivière puis qui d'un coup se jette à l'eau. Tu vas vivre en ville. J'y ai pensé toute la nuit, c'est mieux pour tout le monde.

Matahei ressent comme une secousse. Une petite secousse, dont il ne mesure pas encore l'étendue.

Au fond de lui, son cœur fait un bruit de verre brisé. La cassure est nette et tranchante, béante et immonde.

Son croissant ne passe plus.

— Je comprends pas.

Blanche, la voix de Matahei, la voix qui ne tremble pas. Il regarde sa mère droit dans les yeux. Ses dix-sept ans sont loin derrière lui, il se sent vieux.

— Mon frère a un studio dans le centre-ville, dont il ne se sert pas. Tu vas y vivre, je m'arrangerai avec lui pour le loyer. Comme ça, finies les tensions entre toi et Georges. C'est mieux pour tout le monde, je t'assure.

Les lèvres de Matahei se tordent en un rictus méprisant.

— Ouais, c'est peut-être mieux pour toi et lui. Mais pas pour moi ni pour mon frère.

— Tu dis ça pour le moment, mais tu verras, je suis sûre que tu seras content. Allez, termine tes croissants, je t'amène au lycée.

Matahei ne dit rien et repousse son assiette. Il se lève, ramasse son sac, laisse en plan les restes du petit-déjeuner. « Pas la peine, j'irai à pied ». Il lance ses mots qui s'abattent sur la mère et tourne les talons. Le dos droit, la démarche qu'il veut assurée, il s'éloigne comme un homme.

Il fait quelques pas et déjà la mer est là, devant lui, immense et enveloppante, mouvante et changeante. Cette eau qui dort et peut se faire violente, meurtrière et tendre. Comme sa propre mère. Les dangers de la mer, la douceur de la mer. Des mouettes bleues flottent sur l'eau blanche.

En route pour le lycée, il pense qu'il marche vers son destin sans bien comprendre pourquoi.

La journée est floue. Il n'écoute pas vraiment les profs, salue vaguement ses potes, embrasse du bout des lèvres sa copine Marie. Marie et son teint de porcelaine, son rire mutin et sa soif toujours insatiable de vivre. Aujourd'hui, elle ne suffit pas, ne suffit plus.

À la fin de la journée, il ne sait pas trop quoi faire. Rentrer chez lui ? C'est où, chez lui, à présent ?

Il marche, perdu dans ses pensées.

Alors qu'il vient de tourner au niveau du feu rouge qui fait l'angle entre la route principale et la vallée de la Tipaerui, il entend un coup de klaxon. C'est le voisin.

— Hey, tu vas où comme ça ? Je te dépose ?

— Ouais, c'est sympa, merci, répond Matahei en grimpant dans la voiture.

Quand il rentre seul de l'école, il trouve souvent quelqu'un sur le bord de la route pour le ramasser.

Matahei ne parle pas, il pense à ce qui l'attend là-haut.

Le voisin met la radio.

Arrivé chez lui, il voit plusieurs sacs à l'entrée de la maison. La mère a commencé à vider sa chambre. Elle lui parle vite, avec la voix qui hésite, les yeux en fuite.

— Tu finiras de préparer tes affaires demain matin. J'ai fait quelques courses aujourd'hui, pour que tu sois bien dans le studio. Tu pourras y dormir dès demain soir. OK ?

Matahei hausse les épaules.

— C'est pas comme si j'avais le choix.

Il rejoint le petit frère dans sa chambre, qui lève la tête, le voit et sourit de toutes ses dents, même si ses yeux se font inquiets.

— Mati ! Tu vas où ? Maman dit que tu pars ?

Matahei se force à sourire.

— T'inquiète, je serai pas loin.

Matahei va dans la cuisine, se fait une tartine de fromage qu'il mange lentement, en réfléchissant. Puis il se rend dans sa chambre, l'observe du seuil. Sa chambre d'adolescent, à moitié vide. Il jette ses dernières affaires dans des sacs et retourne voir la mère : « Descends-moi, maintenant ». Le ton est bref, clair, l'ordre claque comme un coup de fouet. Sa mère obtempère.

Ils ne parlent pas durant le trajet.

L'immeuble où est situé l'appartement de l'oncle est juste à côté du centre Vaima, Matahei pourra marcher jusqu'au lycée.

Après avoir déchargé la voiture avec son fils, la mère le serre contre elle, fort et brièvement, puis s'en va en réprimant un sanglot.

Matahei se tient seul dans le salon déserté. C'est d'un coup que les larmes viennent, éclatent sur ses joues mates. Un gros chagrin d'enfant qui le secoue tout entier. Il les essuie d'un poing rageur, il ne veut pas pleurer, pas à cause de ce connard et de cette traînée pas foutue de le préférer à son *tane*. Comment a-t-elle pu ne pas le choisir, lui ?

Il voudrait qu'elle revienne, lui dise que c'est une connerie, qu'il va rentrer à la maison. Que tout ceci n'ait jamais existé.

La petite secousse ressentie lorsque sa mère lui a annoncé qu'il quittait la maison s'étend. Partie du cœur, elle explose dans sa tête alors que la nuit arrive brutalement.

Après avoir déplié le canapé du salon qui lui fait désormais office de lit, il s'écroule dessus et dort d'une traite, du sommeil lourd de ce qui lui reste d'enfance.

C'est le soleil qui filtre à travers les rideaux qui le réveille. Il cligne des yeux, se demande où il est. Et la réalité refait surface. C'est sa maison, désormais.

Longtemps, il reste étendu sur le lit, le cerveau blanc et la tête vide. Son ventre le tire de sa torpeur, il a faim.

Matahei se lève, inspecte les placards de la cuisine. Des Chocapics. Sa mère a pensé aux céréales qu'il aime. À peine un pincement dans sa poitrine. Il jette le paquet dans la poubelle et fouille un tiroir. Une enveloppe avec de l'argent. Décidément, sa mère a pensé à tout.

Il se dit qu'il pourrait aller en claquer un peu et sort.

La ville dort encore. Il aime aussi Papeete quand elle est assoupie. Les cafés ouvrent et il apprécie le bruit des stores des magasins qui se relèvent, ça lui fait de la compagnie. Papeete est encore grise, nacrée, un rien floutée. Matahei observe les gens déjà levés. La serveuse du Retro qui s'affaire en lustrant les tables rouges. L'homme qui dort sur le banc, face à la mer. Son ventre se soulève régulièrement. Soirée trop arrosée ou SDF ? Il ne sait pas. Plus loin, il y a les éboueurs, il les regarde rendre la ville belle. Ils se sourient, font des blagues entre eux tout en nettoyant les trottoirs des festivités de la veille. Leur chaleur est contagieuse, Matahei les salue de loin.

Il s'offre une bière au Retro et se sent grand, adulte. Il en prend une gorgée. Le goût amer lui donne envie de tout recracher. Il se reprend à temps, tousse, avale le liquide. La bière a du mal à passer, il n'aime pas trop ça en fait, mais elle lui donne une contenance, il s'oblige à la siroter. Assis tout seul, faisant tournoyer son verre, il se surprend à ressentir un vague sentiment de liberté qu'il trouve agréable.

Il paie sa consommation non terminée, se lève et déambule dans le centre-ville qui s'étire et s'éveille. Il observe les courbes d'une jeune femme qui marche devant lui, les fesses rondes tendent le short court.

Ses pas l'ont mené au marché. À l'entrée, d'immenses bouquets de fleurs. Il pense qu'il pourrait en acheter un pour Marie, elle serait contente.

Il l'appelle sur son *vini*. Elle répond à la deuxième sonnerie.

— Allo ? Il aime sa voix fraîche et douce.

— C'est moi.

— Matahei ! J'ai rêvé de toi cette nuit. T'es où ?

— En ville. Tu me rejoins ?

— J'arrive. Le temps de prendre mon petit-déjeuner avec mes parents, je leur dirai que je retrouve une copine, et je serai là.

Matahei sourit. Sa petite chérie qui fait les quatre cents coups. Quand on la regarde, elle a l'air si propre et si sage…

Il quitte le marché. Dans sa main, un lys. Pour Marie. Comme sa peau lisse et blanche qu'il a envie de croquer.

Ils se retrouvent chez lui. Elle lui saute au cou la porte à peine ouverte. Fait le tour du studio.

— Ça va, c'est pas trop mal. Comment tu t'y sens ?

— C'est cool.

Il n'a pas envie de s'attarder sur ses états d'âme.

Il se rapproche de Marie, il a envie d'elle. Il la prend brusquement, presque violemment. Lui mord l'épaule, griffe ses fesses. Il aime quand elle se tend contre lui, quand ses yeux deviennent fous, que sa bouche s'arrondit, quand elle gémit. Il lui tire les cheveux, fait ployer sa nuque, l'oblige à le regarder. Des gouttes de sueur perlent de son visage et s'écrasent sur ses seins. Les peaux moites fondent, se mélangent, ne font plus qu'une. Ils se dissolvent dans la chaleur lourde et sensuelle.

Dans les bras de Marie, Matahei oublie son exil.

Ils s'endorment blottis l'un contre l'autre, mains entrelacées, comme deux enfants égarés au milieu d'une tempête.

Lorsqu'ils se réveillent, le soleil est haut dans le ciel. « Merde, faut que je file, j'espère que mes parents ne se doutent de rien ». Marie se rhabille à toute vitesse, se penche sur Matahei, picore son visage bronzé de baisers, s'attarde sur ses yeux fendus. « À plus tard » souffle-t-elle, et elle disparaît. Le rose aux joues, le dos nu, l'épaule mordue. Le goût de l'interdit savouré, léché, dévoré. Et les lèvres qui brillent.

Elle a seize ans et elle est amoureuse.

Sans Marie, l'appartement apparaît à Matahei tel qu'il est : un refuge pour l'abriter, parce qu'on ne veut plus de lui là-haut. Il essaie de ne pas trop y penser. Mais l'onde de choc provoquée par la décision maternelle se propage, fait des ravages. Dans sa gorge nouée. Dans son regard de noyé. Dans son corps tout entier révolté, habité d'une peine trop dure à porter.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :

http://www.editions-humanis.com